

Perspectives Ecologiques

Mai 2025 - A propos du "solutionnisme technologique"

Une étude récemment publiée par l'IFRI (Institut Français des Relations Internationales) est consacrée au "*solutionnisme technologique*", ou "*technosolutionnisme*".¹

Outre l'intérêt qu'elle présente d'exposer et problématiser, dans une perspective multidisciplinaire, une dynamique très prégnante dans les évolutions actuelles de l'ordre du monde, cette publication attire d'autant plus l'attention qu'elle prend la forme d'une analyse critique, presque d'un lancement d'alerte, ce que l'on peut juger inattendu de la part d'un institut - l'IFRI – qui jouit d'un rayonnement mérité, mais est d'ordinaire plutôt conventionnel dans ses positionnements.

Encore plus inattendu, le fait que l'étude a été mentionnée et commentée sur France Info, média bien connu, mais pas particulièrement pour ses incitations à la pensée critique.

Nous retiendrons ici, par commodité, la terminologie "technosolutionnisme", ou simplement "solutionnisme", pour désigner, donc, de la façon la plus générale, ce phénomène social par lequel les problèmes contemporains tendent à être traités par recours prioritaire à des innovations technologiques supposées constituer des solutions.

Une des principales caractéristiques du solutionnisme, et qui l'expose à la critique, est de reposer généralement sur une analyse partielle des problèmes, dont il tend à évacuer la complexité par exemple en se focalisant sur tels ou tels symptômes, au détriment d'une réflexion poussée sur les causes profondes, ou en en retenant seulement certains aspects, ceux justement susceptibles d'un traitement par des innovations technologiques.

Ainsi la "solution" est davantage postulée plutôt que déduite logiquement d'une compréhension fine et complète des paramètres et mécanismes du problème à traiter.

Au-delà de cette insuffisance, la faisabilité de la solution technologique est envisagée dans un sens très étroit, celui de son opérabilité immédiate. Les aspects d'efficacité, voire simplement

¹ Benjamin Pajot, « Le solutionnisme technologique : vrais problèmes, fausses solutions ? », Études de l'Ifri, Ifri, mars 2025.

https://www.ifri.org/sites/default/files/2025-03/ifri_pajot_solutionnisme_technologique_2025.pdf

de faisabilité dans la durée, les dommages collatéraux sociaux et environnementaux connus, supposés, ou potentiels, et de façon générale l'empreinte globale sur l'environnement, ne sont pas envisagés, en tout cas jamais de façon approfondie, ou d'une façon qui freinerait ou empêcherait la mise en œuvre de la "solution" proposée.

Le technosolutionnisme prospère dans un contexte de problèmes compris, ou en tout cas présentés, comme d'une urgence telle que les aspects de durabilité et d'impact des solutions peuvent légitimement, aux yeux des promoteurs de celles-ci, être remis à plus tard.

Cette étroitesse générale de perspective fait que la solution mise en avant pour tel ou tel problème peut très bien en réalité, dans la durée et/ou dans la perspective plus générale de son impact global, contribuer à aggraver le problème qu'elle prétend résoudre. Mais, de façon assez déroutante, cette considération, même si elle advient, ne parviendra pas forcément à remettre en question le déploiement de la "solution".

Appliqué au changement climatique, le technosolutionnisme conduit typiquement, entre autres, à la voiture électrique, à la séquestration du CO2 émis par les industries consommatrices d'énergies fossiles, à la géo-ingénierie.

Appliqué à l'effondrement de la biodiversité, on aboutit par exemple à la technologie de pollinisation par des drones.

Appliqué au maintien de l'ordre public, et spécifiquement à la gestion du risque terroriste, c'est la vidéosurveillance et, depuis peu, la vidéosurveillance algorithmique, par laquelle des logiciels sont chargés de détecter des comportements individuels ou collectifs déviants.

Appliqué à un virus pandémique, on retrouve le solutionnisme sous la forme des bien connues thérapies géniques (ARN-messager), habilement présentées aux populations comme des "vaccins" - donc forcément des solutions!

Une autre caractéristique du technosolutionnisme est une tendance à s'affranchir a priori de toute contrainte ou limite. Ainsi le transhumanisme sera à terme la solution au problème de la mort (sic), et, sous sa forme paroxystique, si le problème est que la planète est en train de devenir inhabitable, alors la solution sera d'aller s'installer sur Mars - on frémit à l'idée que cette proposition puisse être envisagée par certains comme autre chose qu'une boutade.

La tonalité de lancement d'alerte qui imprègne l'étude de l'IFRI transparaît surtout dans l'analyse des implications du technosolutionnisme dans le domaine de l'économie et plus encore dans le domaine politique.

Sur le plan économique, le technosolutionnisme est clairement identifiable comme un des moteurs du capitalisme industriel et financier actuel.

A ce titre, il ne faut pas s'étonner de voir nombre de technologies "solutionnistes" être mises en avant, puis mises en œuvre sans considération particulière de leur utilité sociale - ainsi par exemple, le citoyen lambda pourra continuer à se demander à quels besoins répond le déploiement de la 5G.

Dans tous les cas, ces nouvelles technologies, sources de profits financiers souvent colossaux, sont certaines de faire l'objet d'un marketing musclé, voire agressif.

On a pu remarquer que, les technologies "solutionnistes" étant annoncées comme autant de remèdes à des problèmes civilisationnels graves ou tout au moins à forts enjeux, mais dans tous les cas urgents, leur mise au point bénéficie presque toujours de fortes incitations étatiques, y compris financières.

Le soupçon pèse sur nombre d'aventures technologiques de se réduire à des exercices de captation de subventions publiques - ainsi on a beaucoup interrogé, ces derniers temps, la façon dont Elon Musk a pu constituer sa prodigieuse fortune.

Envisagée sous cet angle, on comprend que la dynamique technosolutionniste n'implique pas nécessairement, concernant les technologies développées, une obligation d'aboutissement, implique encore moins, si déploiement il y a, une évaluation post déploiement, et implique moins encore, si évaluation il y a, une modification du cours des choses au cas où l'évaluation conclut de façon négative par rapport aux bienfaits annoncés de la nouvelle technologie.

Sur le plan politique, on avait déjà pu identifier comme manifestation patente du technosolutionnisme le poids des lobbys industriels dans les secteurs d'activité portés par les préoccupations collectives concernant spécifiquement l'énergie, le climat, la santé, l'alimentation.

Ces lobbys restent les principaux promoteurs du solutionnisme, et les intérêts qu'ils défendent en sont ses principaux bénéficiaires.

Dans ce même ordre d'idées, l'étude de l'IFRI met en exergue un phénomène plus récent, et qui a gagné en visibilité depuis l'élection et la prise de fonction de Donald Trump, à savoir la montée en puissance d'une oligarchie de capitaines d'industrie de la "tech" à la manœuvre pour imposer aux populations des orientations et des innovations technologiques qui devraient normalement relever du débat démocratique.

Au-delà des menaces évidentes, inhérentes à cette évolution, pour le fonctionnement des institutions politiques, il faut essayer de bien en repérer les effets socialement déstabilisants. Ces effets sont des effets de *clivage social* qu'on essaiera ici de classer en trois catégories.

*

Tout d'abord, le fossé qui se développe entre les "happy few", les quelques bienheureux que la technologie enrichit, et la majorité de la population que la technologie épuise - adaptation forcée aux nouveautés, obligation de remplacement d'équipements rendus obsolètes, mésusage conduisant par exemple à des phénomènes de dépendance plus ou moins pathologiques. On n'observe pas, pour l'heure, que le technosolutionnisme ait solutionné les questions d'inégalités de revenus, de justice sociale, ou de qualité du cadre de vie.

Deuxième type de clivage, au sein de la population, celui entre consentants et résistants, avec d'une part, donc, ceux qui font l'effort d'adopter, d'accepter, de s'adapter, et d'autre part ceux qui objectent, essaient de se protéger de technologies qu'ils jugent inutiles et/ou dangereuses, et essaient aussi de promouvoir des dispositifs alternatifs.

Immanquablement, ces derniers se retrouvent exposés de plein fouet au "marketing" évoqué plus haut. On utilisera ici ce terme pour désigner de la façon la plus générale l'ensemble des moyens et techniques de gestion de l'opinion déployés pour favoriser l'adoption des technologies solutionnistes. Ce "marketing", donc, est porté par l'alliance objective entre lobbies industriels, oligarques de la tech, acteurs étatiques généralement dits "libéraux", et relayé par les médias contrôlés par les uns ou par les autres, c'est-à-dire quasiment tous les médias.

Ce marketing se complet notamment à présenter le clivage dont il est ici question comme une dichotomie entre "technophiles" et "technophobes" – on se souvient de la célèbre sortie du président Macron contre "les Amish" qui exprimaient leurs objections à l'encontre de la 5G. Clairement, ce type de présentation concourt à disqualifier les postures de résistance en tant qu'expression d'une volonté politique.

Le troisième type de clivage émane de problématiques de la dynamique solutionniste en relation avec les questions de connaissance, et notamment de savoir scientifique. On en limitera ici la discussion à deux questionnements:

1. dans quelle mesure l'actuel déferlement technologique relève-t-il de la rationalité scientifique?
2. l'accumulation d'avancées technologiques s'inscrit-elle dans un progrès global de notre connaissance et notre compréhension du monde?

*

Science et technologie sont, et ont toujours été, dans une dialectique étroite et complexe. Dit simplement, la science permet des avancées technologiques, et réciproquement la technologie fournit des outils susceptibles de faire avancer la science.

Au-delà de ce double lien naturel, le technosolutionnisme, et plus particulièrement le marketing qui le promeut à des fins économiques et financières, entretient une sorte d'amalgame malsain, et de fait c'est de l'amalgame que naissent les clivages.

Les choix retenus parmi les "solutions" technologiques et la mise en œuvre de celles-ci sous la forme d'investissements industriels se présentent systématiquement comme inscrites dans un processus de nature scientifique. L'innovation se veut toujours la concrétisation de ce que permet, de ce que promet, de ce que réclame, de *ce que dit la science*. L'amalgame se construit ainsi, spécifiquement, autour de la notion de "discours scientifique".

Le discours scientifique au sens strict, l'immense majorité de la population n'y est quasiment jamais directement exposée. Par exemple, il est très peu probable qu'un discours manipulant des concepts tels que "voiture propre" ou "énergie verte" relève du discours scientifique, sauf à ce qu'il s'inscrive dans le cadre des sciences humaines, qu'il pose d'emblée ces notions pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des objets marketing, et qu'il les décortique pour les ramener au "sol dur de la réalité matérielle du monde".

Plusieurs effets de brouillage se conjuguent ici.

Le discours scientifique est produit par la démarche scientifique. L'aptitude à repérer une activité comme relevant ou pas de la démarche scientifique dépend pour large part du niveau de formation scientifique, lequel est très inégal au sein de la population. Beaucoup de gens ont une appréciation limitée, voire inexistante des critères extrêmement stricts qui définissent le discours scientifique, et de la discipline intellectuelle qu'impose la démarche scientifique.

Que le processus d'émergence d'une nouvelle technologie fasse quasiment toujours intervenir, parfois en quantité importante, des connaissances scientifiques, n'implique pas que le processus lui-même adhère à la démarche scientifique – cela n'est une condition ni nécessaire, ni sans doute suffisante au succès du processus.

Une activité liée à l'élaboration, à la mise au point ou à l'implémentation d'une nouvelle technologie peut avoir toutes les apparences d'un processus de recherche scientifique, sans pour autant relever de la démarche scientifique. L'utilisation abondante de modélisations, de formules, de graphes, de courbes, concourt à créer une apparence de démarche scientifique, mais n'est aucunement une garantie de démarche scientifique. L'essence d'un discours scientifique, produit selon la démarche scientifique, est de nous renseigner sur le monde. Ceci suppose que les modélisations intervenant dans l'élaboration de ce discours soient, à un moment où à un autre, confrontées au réel. Cette confrontation s'effectue par le recueil d'informations dans le monde réel à comparer avec les informations générées par le modèle et censées y correspondre - typiquement des paramètres quantitatifs mesurés dans l'environnement et qui font l'objet d'une prédiction par le modèle. C'est l'adéquation entre la prédiction fournie par le modèle et la mesure prise dans le monde réel qui nous renseigne sur la réalité des choses. S'il n'y a pas adéquation, la valeur de connaissance du modèle est nulle. A fortiori, bien sûr, s'il n'y a même pas de confrontation organisée et rigoureuse entre le modèle et le réel.

Ce brouillage autour de la valeur de connaissance des modèles solutionnistes suscite à lui seul de nombreuses polémiques, on peut penser par exemple aux frictions récurrentes entre l'Académie des Sciences et l'ADEME à propos des "scénarios" énergie-climat mis en avant par cette dernière.

L'élaboration et la manipulation de modèles selon l'approche solutionniste semblent volontiers s'affranchir du test de vérité scientifique basé sur la confrontation au réel et la recherche d'adéquation entre prédiction et observation. La modélisation solutionniste ne vise pas tant à nous renseigner sur le réel qu'à sous-tendre une production d'arguments en faveur d'un point de vue préétabli sur le réel. Autrement dit, il ne s'agit pas tant de renseigner, mais plutôt de convaincre. La démarche ne relève pas tant de la science, mais plutôt de la rhétorique.

D'autres facteurs de brouillage tournent autour des acteurs de la science. En tant qu'acteurs de la science, les scientifiques produisent le discours scientifique. En tant qu'acteurs sociaux, ils sont amenés à donner leur avis sur les affaires du monde. Ni l'avis d'un scientifique, ni ce qu'on appelle un avis scientifique, ne relèvent pour autant du discours scientifique au sens strict. Ce qui n'empêche pas ces avis d'avoir une valeur de connaissance, une valeur de paraphrase, en quelque sorte, du discours scientifique. Ils relèvent alors d'un discours de vulgarisation, au sens noble du terme, c'est-à-dire d'une intention pédagogique, l'intention d'éclairer le public.

Le progrès des technologies solutionnistes se fait à coup d'avis scientifiques dont beaucoup, contre toute apparence, n'ont qu'un lointain rapport avec le discours scientifique. Ces avis scientifiques ne relèvent pas de l'intention d'*éclairer* le public, mais de *convaincre* le public. Convaincre le public d'adopter la technologie solutionniste. Et comme le public est vaguement affolé par le déferlement technologique, convaincre le public, pour l'avis scientifique, prend souvent la forme de rassurer le public, et donc l'avis, typiquement, «*se veut rassurant*».

Il semble que le public, au-delà des inégalités de niveau de formation scientifique, ait besoin de croire que les "solutions" technologiques qu'on l'incite à adopter sont développées et mises en œuvre dans un cadre général de rationalité scientifique. Mais à nouveau, quelle que soit la quantité de connaissance scientifique qui puisse intervenir dans une innovation technologique, le biais solutionniste consiste à ériger ladite innovation en solution sans vérification approfondie de son adéquation au monde réel dans lequel elle est destinée à être déployée.

Faisons bien ici la distinction. La technologie innovante pourra être insérée de façon parfaitement rationnelle dans le contexte technique général qui sera le sien, et y fonctionner de façon parfaitement efficace et logique. Mais *sa désignation en tant que solution à tel ou tel problème* ne sera pas pour autant l'aboutissement d'un processus relevant de la rationalité scientifique.

Présenter les technologies solutionnistes comme relevant de la rationalité *économique* est également problématique, pour d'autres raisons qui ont beaucoup à voir avec l'évaluation des "externalités" – effets collatéraux positifs et négatifs – qui sont largement inconnues au moment de l'avènement de telle ou telle innovation. On y reviendra ci-après.

Si rationalité il y a dans l'exercice du technosolutionnisme, celle-ci semble plutôt à rechercher du côté de la finance. Il ne faut pas s'y tromper, il y a une formidable rationalité au comportement des acteurs financiers en économie libérale. La recherche du bénéfice personnel maximal informe de façon puissante les choix d'investissement, puis la concrétisation de ceux-ci, généralement à l'échelle industrielle, puis la préservation et la fructification des intérêts ainsi constitués. Or, si la rationalité financière n'est pas une nouveauté, si chacun peut aisément l'observer dans la marche générale du monde, et si chacun d'entre nous y a recours, à des degrés divers, dans notre fonctionnement individuel quotidien, nous semblons avoir du mal à ressentir l'exercice de la rationalité financière *à l'échelle macroscopique* – d'un secteur d'activité, d'un pays, de la société tout entière – comme conforme à l'idée que nous nous faisons de ce que devrait être la rationalité *à cette échelle-là*.

Il est difficile, vu de l'extérieur, de se faire une idée complète et précise de ce en quoi consiste la financiarisation d'une industrie, d'un secteur d'activité. On peut avoir du mal à apprécier, par exemple, qu'un secteur de la production électrique organisé autour de la production de profits financiers n'a pas lieu de fonctionner du tout comme un secteur de la production électrique organisé autour de la production d'électricité.

Le malaise du public face aux technologies solutionnistes résulte de la superposition, du brouillage entre la rationalité financière en économie libérale et la rationalité des choix technologiques et industriels dans une perspective de bien public. Face à des problèmes qui se posent à la population sous l'angle du bien public, de l'intérêt collectif (changement climatique etc), le solutionnisme consiste à déployer des technologies sur le mode majeur de la rationalité financière en économie libérale.

C'est pour résorber, surmonter ce malaise que le marketing, au sens général précisé plus haut, est convoqué. Un rôle essentiel de ce marketing est de masquer la rationalité financière à l'œuvre dans le fonctionnement technosolutionniste en l'habillant des atours de la rationalité scientifique. Cet habillage met à profit les effets de brouillage entre science et technologie tels qu'on vient de les évoquer.

Car rien ne rassure mieux le public déboussolé que l'idée selon laquelle les "solutions" technologiques ne font que concrétiser ce que dit la science.

On a désigné plus haut les acteurs de ce marketing, que l'on a qualifié de musclé, voire agressif. Il n'est pas seulement agressif, il est impitoyable à l'encontre de ceux qui, coutumiers d'une adhésion stricte à la démarche scientifique, sont amenés à lancer l'alerte contre des

orientations ou arbitrages qui, au mieux ne sont pas optimaux, et au pire sont objectivement délirants.

Le solutionnisme n'est pas *en lui-même* un obscurantisme. On n'en dira pas autant des intérêts qu'il sert. Dans le paradigme technosolutionniste, la rationalité financière se préoccupe d'objectivité et de rigueur scientifique un peu comme la plante parasite s'intéresse au végétal qu'elle phagocyte.

C'est ainsi que l'on voit se multiplier de graves clivages structurés autour de controverses scientifiques; clivages dont on peut difficilement espérer une sortie par le haut telle qu'y conduirait l'approche scientifique normalement appropriée à la poursuite d'une controverse scientifique, mais qui au contraire s'enkystent dans le corps social sous la forme de disqualifications quasi-essentialistes – les "antivax", les "pro-nucléaires", les "raoultiens" ... - brandies "ad nauseam" par le marketing dominant.

Régulièrement ces clivages se cristallisent autour de personnalités de renom. Et pour un Jancovici qui parvient à tirer son épingle du jeu et se faire entendre, combien de Raoult se retrouvent mis au pilori? Et combien de noms moins célèbres se retrouvent au placard, ou simplement s'autocensurent pour éviter l'Inquisition?

*

Pour faire transition vers le second questionnement énoncé plus haut, les populations ont également envie de croire que la somme des avancées technologiques, telles qu'elles se succèdent et s'accumulent, s'inscrit dans un progrès global de notre connaissance collective du monde.

Cette idée serait aisément défendable à environnement constant, or il y a déjà longtemps que la technologie modifie substantiellement l'environnement, le milieu dans lequel l'humanité évolue et qui s'offre à elle comme objet de la connaissance scientifique. On a appelé Anthropocène l'époque marquée par cette modification de substance du monde sous l'effet des activités humaines.

La nature unique de l'Anthropocène, et les implications pour une connaissance scientifique du monde, peuvent être illustrées de multiples manières. Un exemple immédiatement évident est celui des nanoparticules. La science a dû progresser sur un front nouveau pour faire advenir les connaissances qui ont permis aussi bien l'utilisation de nanoparticules naturelles hors de leur contexte naturel que l'élaboration de nanoparticules artificielles. Par ailleurs, l'ensemble des effets de ces nouveaux artefacts sur le milieu - l'environnement extérieur mais aussi le corps humain – est à ce jour largement inconnu.

Dès le début de ce texte, on a souligné comme caractéristique du technosolutionnisme un dédain général vis-à-vis des dommages collatéraux résultant de la mise en œuvre de nouvelles technologies, et plus généralement des aspects d'empreinte et de durabilité.

Cela va des effets secondaires des "vaccins" Covid aux infrasons des éoliennes industrielles, en passant par une multitude de phénomènes dont le dénominateur commun est d'être, à l'avènement de la technologie correspondante, des domaines non étudiés.

Ainsi, constitutivement, le solutionnisme génère des "bulles d'ignorance" dont chacune est l'angle mort d'une innovation technologique qui s'introduit dans l'environnement sans examen précis de l'ensemble de ses conséquences. C'est la multiplication de ces bulles d'ignorance qui finit par créer chez certains la suspicion d'une régression globale de la science. Bienvenue dans l'univers obscur des "externalités".

Et ce qu'on appelle la "tendance lourde" ne semble pas aller dans le sens d'une résorption rapide. Le corpus scientifique nécessaire à la mise au point, au début des années 1980, de la technologie des éoliennes tripales qu'on a vu depuis fleurir dans nos campagnes est sans doute très réduit au regard de la complexité du domaine, à étudier, de la propagation des infrasons et basses fréquences de ces machines et des effets de ceux-ci sur la santé humaine (on parle ici seulement des connaissances scientifiques *supplémentaires* qu'il a fallu acquérir).

De façon similaire, si on a pu mettre au point en quelques mois des "vaccins" Covid à ARN-messager, il faut sans doute envisager des décennies et des volumes considérables de recherche scientifique pour espérer un jour les effets secondaires et autres impacts à terme sur la santé.

Mais, où sont les sponsors, financiers et politiques, pour s'atteler à ces nouveaux domaines largement inexplorés par la science? Ainsi, il se pourrait bien que l'univers obscur des "externalités" soit en expansion rapide.

Curieusement, le facteur de clivage social ne semble pas ici lié au niveau de formation scientifique. Ou encore, on pourrait penser à une question d'aptitude individuelle à focaliser la réflexion sur les conséquences et les impacts, donc quelque chose de l'ordre de la conscience écologique. Mais de fait, ni les gens de science ni les sujets "écologistes" – avérés ou simplement auto-proclamés - ne semblent plus ouverts que la moyenne de la population générale à cette perspective d'une régression globale de notre connaissance du monde.

Deux éléments se présentent ici pour poursuivre la discussion.

Premièrement, et de façon assez paradoxale, il semblerait qu'une fraction majoritaire au sein de la population présente un niveau de tolérance relativement élevé à l'égard de sa propre ignorance (des conséquences, des impacts), mais à condition de pouvoir se rassurer que par

ailleurs, quelqu'un, quelque part, sait, ou bientôt saura. Autrement dit, et typiquement, à condition que "les autorités s'en occupent".

Le clivage s'organise donc plutôt entre ceux qui placent leur confiance dans des "autorités sachantes" et ceux qui observent que l'ignorance ambiante est générale et concerne tout autant les "autorités" que le citoyen lambda. Ces derniers ont peut-être un niveau de tolérance moindre à l'ignorance. Les cas de figure où les "autorités" elles-mêmes n'ont pas de réponse les interpellent peut-être davantage. Ils peuvent finir par voir dans l'Anthropocène en marche une ignorance collective croissante du monde tel qu'il est en devenir. Et ils ressentent cette évolution comme une insupportable régression.

Les exemples bien connus sont légion, concernant la causalité en matière de cancers, d'électrohypersensibilité, d'hypersensibilité chimique multiple, d'effets des vaccins Covid combinés aux effets du Covid lui-même etc.

Des exemples plus anecdotiques mais tout aussi dérangeants abondent également, pour n'en citer qu'un: la surmortalité locale de plus 400 bovins constatée depuis le démarrage des éoliennes de Nozay en 2015: à ce jour ni la DREAL Pays de Loire, ni les scientifiques appelés à la rescousse, n'ont su fournir d'explication, et l'éleveur local a mis la clé sous la porte.

La place et le statut accordés par la psychologie individuelle à des "autorités sachantes" aiderait à comprendre comment la population a pu généralement consentir aux injections anti-Covid, la terminologie "vaccin" aidant à installer un minimum de confort psychologique (sauf bien sûr si vous étiez déjà incurablement "antivax"!)

*

Le second élément à évoquer ici est d'un tout autre ordre, et d'une portée nettement plus préoccupante. De fait, la technologie modifie le milieu non seulement en tant qu'environnement matériel (polluants éternels etc), mais aussi en tant qu'objet de connaissance, pouvant être appréhendé par nos capacités logiques - au sens premier de: faculté à élaborer un discours qui rende compte du monde. Avec l'explosion des technologies numériques, un monde déjà difficile à appréhender est en train de devenir fondamentalement inaccessible à l'observation logique.

Déjà, avec les "deep fake" et les algorithmes qui cultivent les biais de confirmation, instrumentalisés par la propagande omniprésente, celle de l'extérieur et celle de l'intérieur, Mr X peut dire blanc et Mr Y dire noir sans qu'il soit possible de les départager, et donc au final de les réconcilier. Donc, clivage.

Y-a-t-il une forme d'extermination en cours à Gaza? Qui a saboté le gazoduc Nordstream 2? Qui a fait capoter le premier round de négociations russo-ukrainiennes en Turquie au printemps 2022?... Au-delà de votre champ de vision immédiat, il n'existe pas d'information qui ne transite pas par des machines. Or toute machine véhiculant de l'information est potentiellement

manipulable, par programmation et/ou par intervention, par erreur, par intérêt, ou par malveillance.

Les intelligences artificielles ne vont faire que compliquer la question de départager et réconcilier les énoncés contradictoires. Au fur et à mesure qu'elles seront placées dans des positions socialement dominantes, le monde va devenir une sorte de cacophonie d'énoncés pris dans un maelstrom ahurissant de flux allant de l'humain à la machine, de la machine à l'humain, entre machines, et -on espère encore- entre humains. Et, de cette cacophonie, on voit mal comment pourraient émerger une ou des instances d'arbitrage susceptibles d'être reconnues comme autre chose que simplement des acteurs supplémentaires de la cacophonie. Or, un clivage social, c'est précisément lorsqu'il n'y a pas d'instance d'arbitrage reconnue par tous.

Des questions comme la traçabilité de l'information, la vérification des sources, la désignation de "milieux autorisés", sont appelées à devenir proprement inextricables. Connaître la réalité du monde sera devenu un défi colossal – en tout cas pour nous, humains.

Ici donc, le solutionnisme conduit plus ou moins directement, à terme, à hypothéquer la possibilité d'une interaction logique avec le monde. Le facteur de clivage correspondant est quasiment inimaginable tant il est puissant. On peut peut-être essayer de se le représenter comme une sorte de paroxysme du fossé que chacun peut aisément constater, dans les situations courantes, sur une question donnée, entre untel qui *sait* qu'il ne sait pas et tel autre qui *ne sait pas* qu'il ne sait pas: sur cette simple différence, le discours et le comportement de l'un et de l'autre peuvent diverger de façon abyssale.

Dans l'univers de l'ignorance généralisée, le premier s'épuisera à interroger, et risquera fort de céder rapidement aux effets déprimants d'un scepticisme obligatoire et absolu. Le second sera jugé "adapté" et, de fait, aura le privilège de bien dormir la nuit, mais courra à tout instant le risque d'être frappé par l'exposition à un cadre de référence cognitif (quelles autorités considérées comme sachantes, quelles sources d'information considérées comme fiables etc) qui contredit absolument le sien, exposition alors d'autant plus brutale qu'elle peut surgir dans l'interaction banale avec un voisin, un ami, un proche. Ainsi, d'une façon ou d'une autre, personne ne sera à l'abri d'un nouveau syndrome d'*anxiété cognitive généralisée*, prolongement ultime de l'actuelle éco-anxiété dont nous déclarons nos jeunes contemporains affligés.

*

Avant de conclure, il faudrait revenir rapidement sur les enjeux d'ordre écologique liés à la dynamique solutionniste dominante.

L'idée que le solutionnisme serait de nature à répondre aux défis écologiques du moment se heurte à la simple observation de ses concrétisations sur le terrain, et résiste mal à l'analyse,

n'en déplaie aux fervents de la "croissance verte", dont il est le carburant, et n'en déplaie aux aspirations, et aux intentions parfois louables, des technologues en route pour "sauver la planète".

Force est de constater que le technosolutionnisme ne repose pas sur une compréhension approfondie des liens et interactions entre les objets qui constituent le monde. Il néglige les impacts immédiats et à terme des nouvelles technologies, les cycles de vie et la durabilité.

Instrumentalisé par la logique capitaliste, il participe, quoi qu'on en dise ou quoi qu'on en espère, à l'intensification des flux de matière, et désormais de données, flux sur lesquels sont prélevés les profits financiers. Il entretient ainsi la surconsommation des ressources. L'économie de moyens n'est pas sa boussole.

Il ne conduit pas à réduire l'empreinte globale de la civilisation. La France vient de mettre au rebut vingt et quelques millions de compteurs électriques susceptibles de durer encore soixante ans pour les remplacer par des Linky dont la durée de vie annoncée est de l'ordre de vingt ans. "Cui bono?" - *à qui tout cela fait-il du bien?*

Sans réduction de l'empreinte globale de la civilisation, les incertitudes et les tensions géopolitiques, centrées, en dernière analyse, sur les questions d'accès aux ressources, sont vouées à s'exacerber, et dans cette escalade, on voit mal le prisme solutionniste faire autrement qu'aggraver les choses.

De fait, la technologie, ça sert à faire la guerre. Toute innovation est potentiellement porteuse d'applications militaires. C'est sous cet angle, par exemple, qu'il faut envisager la course à la 5G, à la 6G... A ce titre, aucune puissance ne peut se permettre de "prendre du retard" sur telle ou telle nouvelle technologie. On a là un mécanisme d'entraînement qui rend délicates voire impossibles les éventuelles postures de résistance collective au déferlement technologique.

Le technosolutionnisme procède d'un schéma de pensée non-réflexif: il consiste à postuler des solutions qui immanquablement sont technologiques, y compris pour les problèmes largement imputables à la technologie, et sans jamais envisager que la technologie puisse faire partie du problème lui-même.

Mais c'est aussi un schéma de pensée qui boucle sur lui-même d'une façon, il faut le dire, plutôt confortable pour ses praticiens, puisque, par application du schéma, les nouveaux problèmes générés par les soi-disant solutions pourront toujours être traités par de nouvelles (soi-disant) solutions.

Concrètement, le technosolutionnisme contribue à inonder le monde de machines. Les aspects de durabilité, d'empreinte sur les ressources et de dommages collatéraux n'étant pas sous contrôle, il faut prévoir un avenir encombré de problèmes inédits.

Déjà nous sommes entourés de machines qui dysfonctionnent. On signale le nombre alarmant, année après année, de pannes d'ascenseur. Dans l'automobile, les rappels de véhicules se succèdent. Des airbags conçus pour protéger la vie des gens leur explosent à la figure...

On parle ici, et jusqu'à présent, de défaillances mécaniques. Avec la montée en puissance de l'IA, on devrait sans doute bientôt se considérer non plus dans l'Anthropocène, mais dans ce qu'on appellera peut-être le Machinocène. Il ne s'agira plus alors seulement de réparer des ascenseurs ou remplacer des airbags. Déjà, le risque existe qu'une puissance nucléaire appuie sur le bouton sur la base d'une fake news.

Nous deviendrions alors les dommages collatéraux de nous-mêmes.

Mais, d'une certaine façon, nous le sommes déjà. Déjà, nous sommes pris à la gorge par le dérèglement climatique, externalité trop longtemps ignorée de notre révolution industrielle.

Déjà, nous portons en nous les externalités dispersives de notre chimie, les ingrédients d'un effet cocktail généralisé - perturbateurs endocriniens, nanoparticules, pesticides, microplastiques, PFAS, et tout récemment encore ces composés chimiques utilisés dans la fabrication des pneus et que l'on vient de découvrir absolument partout.

Peut-être le solutionnisme reconnaîtra-t-il ici une limite indépassable, car même en allant habiter sur Mars, nous ne pourrions éviter d'emporter tout ce bagage microscopique...

*

Rien de tout cela, bien sûr, ne saurait dispenser quiconque de conclure sur une note positive. De fait, et très franchement, il y a matière à se réjouir de voir le concept de "technosolutionnisme" discuté dans une étude de l'IFRI et mentionné y compris sur France Info.

Nous ne pensons pas qu'il faille le dédaigner comme s'il s'agissait d'un énième gadget terminologique, un élément de novlangue pour désigner la bonne vieille "fuite en avant technologique". L'étude de l'IFRI met l'accent sur le fait qu'avec les GAFAM et l'IA, avec Elon Musk et Donald Trump, un tournant est pris, une accélération s'amorce.

Le terme bénéficie d'une charge sémantique globalement positive, propice à ce qu'une masse critique de la population se l'approprié (contrairement au mot "décroissance", par exemple).

Certes, le terme a été utilisé, jusqu'à présent, essentiellement par les détracteurs de ce qu'il désigne, mais, à nouveau, on en parle maintenant à l'IFRI et sur France Info. Ce n'est pas un gros mot.

Il ne court pas le risque immédiat de se retrouver bloqué dans une dichotomie malsaine du genre technophile/technophobe.

Ce qu'il désigne, le technosolutionnisme, n'est pas, jusqu'à preuve du contraire, une forme d'idiotie. Il n'y a pas lieu de réduire le technosolutionnisme à sa caricature en brandissant systématiquement le transhumanisme ou la migration vers Mars – tout schéma de pensée est susceptible d'être poussé à des extrêmes délirants.

Parmi les réalités qu'il recouvre, on peut voir qu'il suscite des efforts respectables d'intelligence et de créativité. Et: oui, il existe de bonnes technologies, et il existe une marge de manœuvre pour un meilleur usage d'au moins certaines technologies.

On peut voir aussi qu'il mobilise des aspirations sincères à améliorer le cours des choses. Il relève peut-être d'une forme de maladresse, mais il n'est pas *en soi* une forme de malveillance.

N'oublions pas que nos contemporains ne sont que les générations futures des générations précédentes, aux prises avec l'héritage légué par ces dernières. L'incapacité de quiconque à résoudre tel ou tel problème accablant ne saurait justifier le mépris.

Une focalisation excessive sur les "solutions" peut être l'indice d'une forme de traumatisme infligé par l'acuité des problèmes hérités des générations passées. Naguère le rejet obsessionnel du nucléaire, aujourd'hui le syndrome général d'écoanxiété, ont pu et pourront continuer à favoriser l'adoption hâtive de "solutions" qui se révèlent, à l'usage, inopérantes ou mal adaptées.

Le solutionnisme, à nouveau en tant que concept, présente l'avantage d'être transversal. A ce titre, il peut aider à améliorer la compréhension mutuelle entre les différentes composantes de la sphère des "résistants", des objecteurs, des alternatifs; à lutter, donc, contre ce qu'on appelle le "militantisme en silo".

Et de même à établir des passerelles entre le milieu alternatif et la majorité conforme, car il offre à tout le monde un angle de réflexion sur le monde tel qu'il évolue, à vitesse accélérée, sous nos yeux.

En tout cas, et pour l'heure, il permet certainement de mettre en scène, de façon commode et synthétique, au moins pour ceux qui ont l'habitude de le regarder en face, le côté sinistre et inquiétant du progressisme.

Perspectives Ecologiques, 22 mai 2025
